



AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

QUÉBEC, 15 novembre 1839.

Ma chère tante,

J'ai en vain cherché à les voir, et je n'ai pu réussir. Tous deux partiront demain pour l'exil. J'ai tout fait, je me suis jeté aux genoux du gouverneur, tout a été inutile, ils doivent partir. Le navire *Buffalo* est dans la rade et attend ses victimes. Ne m'en voulez pas si, sans vous consulter, j'ose entreprendre moi-même ce pénible voyage. J'ai passé sur le *Neptune*, qui me conduira à Sydney. N'essayez pas à changer ma résolution, elle est inébranlable, et d'ailleurs, je serai déjà bien loin lorsque vous recevrez cette lettre. Je laisse le pays presque avec bonheur, et je n'ai que deux regrets : de ne pouvoir faire ce voyage sur le même navire qu'eux, ensuite de partir sans vous voir encore une fois, mais le temps presse, il faut me résigner à ce dernier sacrifice. La pauvre Emilie ne veut pas me quitter et persiste à vouloir me suivre.

Priez Dieu, chère tante, pour mon malheureux père, pour moi et... pour lui !... Vous, du moins, savez qu'il n'est pas coupable. Soyez assuré que je saurai vous remplacer auprès de mon cher oncle. Dieu aura pitié de moi et il me protégera dans ce pénible voyage.

Le gouverneur a consenti à me laisser ma fortune, que j'emporte avec moi, pour adoucir leur captivité, en sorte qu'en arrivant ils ne manqueront de rien. Adieu, chère tante, adieu, priez pour nous. — LÉA.

Elle venait de cacheter sa lettre, lorsqu'elle entendit un bruit dans la rue.

— Emilie, s'écria-t-elle en ouvrant la fenêtre, les voici.

Le jour allait se faire, on distinguait une foule compacte qui s'avancait vers le quai.

— Ce sont eux, dit Emilie, je reconnais M. Benoît.

Léa, penchée à la croisée, regarda la triste cortège qui s'avancait. Les prisonniers, liés deux à deux, marchaient en file sous l'escorte de quatre compagnies. MM. Benoît et Clermont marchaient les premiers. Ils allaient d'un pas ferme, et semblaient subir leur sort avec un courage héroïque. A cette vue, Léa se sentit faiblir, elle se leva en criant :

— Mon père ! mon père !

M. Benoît n'entendit pas, et il passa sans l'apercevoir. Le cortège allait finir de défiler, lorsque Emilie cria tout à coup :

— Mademoiselle, vite, le voici, M. Colson. Ah ! lui aussi est du nombre.

Léa tressaillit en l'apercevant. Elle étendit la main vers lui en signe d'adieu, et elle fondit en larmes. Albert l'aperçut et voulut s'arrêter un peu, mais les soldats le forcèrent à avancer.

LES SAPINS

*Comme un chapeau de fou, cabossé, loqueteux,
La montagne se dresse, informe et sombre masse,
Chimère, cauchemar, chaos sans nom, grimace
De plans heurtés, de noirs ravins, de pics ocreux.*

*Des sapins ont pris pied sur ses flancs pentueux.
Quel que soit le versant où le hasard les place,
Au nord, au sud, en haut, en bas, cime ou crevasse,
Toujours leur fût hautain monte droit vers les cieux !*

*Soyons tels. Que font les versants ou l'altitude ?
Dédaignons le destin, qui, sans raison, doux, rude,
Aveuglement condamne, absent, maudit, bénit.*

*Malgré le sol oblique et la pente inégale,
Toujours, ô ma fierté, garde la verticale !
Debout toujours, le front dressé vers le zénith !*

ALBERT FERMÉ

Léa s'élança dans la rue suivie d'Emilie, et elle voulut aller sur le quai, mais les portes se refermèrent et les soldats la repoussant presque durement, elle revint à sa maison découragée et pleurant amèrement.

— Pauvre Albert, s'écria-t-elle, c'est pour moi, que tu subis cet exil, si au moins mon père le savait, il te bénirait au lieu de te maudire. Ah ! Grand Dieu faites du moins que j'arrive assez tôt pour qu'il lui retire sa malédiction.

VI

EN MER

Les prisonniers, une fois embarqués, furent enfermés dans la cale du navire. Ils restèrent ainsi pendant six jours au bout desquels on leur permit de passer quelques heures du jour sur le pont. Tous se tenaient à l'arrière et tous jetaient un triste regard d'adieu vers le pays qui fuyait derrière eux. Albert, toujours isolé, se tenait à distance. Les patriotes frémissaient de colère, rien qu'à le voir. Il faisait en sorte de toujours éviter la rencontre de M. Benoît.

Quelques jours de navigation firent comprendre à ces malheureux ce qu'ils auraient à souffrir. Nourriture mauvaise et insuffisante, des nuits passées sans sommeil, dans cette cale où l'atmosphère était méphitique, telles étaient les moindres de leurs souffrances. M. Benoît ne perdait pas courage. Toujours ferme, il dévorait en silence son chagrin, et jamais il ne se plaignait. Il sentait cependant ses forces diminuer chaque jour de plus en plus, au point que ne pouvant plus se lever, on dut le transporter à l'infirmerie.

Un soir tous les déportés contemplaient en silence le coucher du soleil. Le ciel était serein, pas le moindre vent n'agitait les vagues, qui semblaient endormies. Le navire, arrêté lui-même, semblait se prêter à l'admiration générale. Les pauvres captifs admiraient ensemble ce spectacle nouveau pour eux. Albert, comme toujours, était seul près du grand mât. Il était plus triste que d'habitude. Il allait se retirer, lorsqu'il vit M. Clermont qui venait à lui. Il tendit la main à Albert en disant :

— Tant de chagrin me touche, monsieur, pardonnez cette froideur qui a existé entre nous, je veux retrouver mon ami d'autrefois.

— Merci, monsieur, dit Albert d'une voix émue, votre action me rend presque heureux. J'ai bien souffert depuis cet instant où une terrible malédiction m'a été jetée, à moi qui ne la méritais pas.

— Pauvre Léa, dit M. Clermont, elle est bien malheureuse.

Ces dernières paroles éveillèrent en Albert tout un monde de souvenirs.

Il se rappela les jours passés à Saint-Denis, le soir où pour la première fois, il avait dit à Léa qu'il l'aimait. Il fondit en larmes en s'écriant :

— Hélas ! le bonheur n'était que là, il ne lui plus pour nous...

M. Clermont, en voyant ces larmes, lui serra de nouveau la main, en disant :

— La pauvre enfant, elle vous aime encore...

— Oui, mais son père m'a maudit, monsieur, et c'est cette terrible malédiction qui va me tuer, car je me sens affaiblir chaque jour.

— Le temps le ramènera peut-être à de meilleurs sentiments à votre égard. Il aime son enfant et il ne lui refusera rien, mais qui sait ? Elle ignore peut-être que nous sommes partis.

— Non, monsieur, elle était à Québec lorsque nous nous sommes embarqués.

— Que dites-vous ?...

— Je dis que j'ai vu Mlle Benoît dans la croisée d'une petite maisonnette, lorsque nous avons passé sur la rue Champlain...

La cloche l'interrompit, et l'heure du coucher étant arrivée, il fallut se séparer.

Le lendemain, le *Buffalo* jetait l'ancre dans la rade de Sydney. Il était sept heures, le soleil jetait une dernière lueur et semblait disparaître derrière les montagnes bleues.

Albert et M. Clermont étaient sur le pont et regardaient en silence ce pays qui devait être leur nouvelle patrie.

— Ma foi, dit M. Clermont, c'est un joli pays, voyez donc ces maisons coquettement assises à l'ombre de ces hauts arbres : je pense que je me ferai bien vite à ce pays.

— Moi aussi, dit Albert, pourvu toutefois que l'on ne nous sépare pas, et que l'on ne nous réduise pas à une espèce d'esclavage, comme on fait ordinairement aux malfaiteurs que l'on envoie ici, pour s'épargner le trouble de les pendre.

— Mais ce serait de la barbarie, car après tout, quel crime avons-nous commis ? On ne peut nous faire partager le sort des malfaiteurs.

— Nous sommes courageux, dit Albert ; quel que soit le sort qui nous soit réservé, nous saurons le supporter...

— Adieu ! dit subitement M. Clermont, voici que l'on retire les malades de l'infirmerie, il me faut aller aider mon beau-frère, si nos bourreaux me le permettent.

On mit les embarcations à l'eau, et on commanda aux malheureux prisonniers de monter leurs valises.

Albert se trouva dans la même embarcation que M. Benoît, mais il se plaça de manière à ne pas être vu de lui. Ce dernier, couché dans le fond du canot, n'était plus reconnaissable, ses traits étaient altérés, ses yeux hagards ; l'âme semblait n'attendre qu'un souffle pour s'envoler. S'adressant à M. Clermont, il lui dit :

— Je me sens mourir, mon cher Louis, il me faudra quitter cette terre sans la voir, sans lui dire adieu. Pauvre enfant, pardonne cet égarement d'un instant, je me suis laissé emporter par le courant sans savoir où j'allais. Le désespoir, oui, le désespoir seul m'a conduit là...

— Ne vous laissez pas aller à ces sombres idées, dit M. Clermont ; non, vous ne mourrez pas, Dieu qui veille sur l'orphelin saura vous conserver à votre enfant, vous recouvrirez vos forces perdues et vous retourneriez bientôt au pays où vous retrouverez le bonheur perdu pour un instant.

M. Benoît secoua la tête d'un air de doute, et il ne répondit pas. Quelques instants après, on arriva près du rivage. Le gouverneur était là avec quelques soldats, puis Mgr Polding, venu au devant des exilés. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le gouverneur ordonna de transporter les malades à l'hôpital. Quatre soldats enlevèrent M. Benoît sur un brancard.

— Où allons-nous, demanda ce dernier à M. Clermont.

— A l'hôpital, lui fut-il répondu.

— C'est donc là que je mourrai, dit M. Benoît, qui s'évanouit aussitôt.